

## FEUILLETON DU BAZAR

## CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

La petite tenait un livre, Mme Darcet tenait ses lunettes. Ce groupe me rappela un tableau italien représentant la sainte Vierge et sainte Anne, et me fit juger que j'interrompais une leçon de lecture. Mme Darcet, assez étonnée de mon visage, dut l'être encore plus de l'embarras avec lequel je déclinai le nom de ma tante et lui demandai la permission de l'entretenir un moment. Elle m'introduisit dans une chambre spacieuse, sombremenent meublée. "Je vous demande pardon, me dit-elle, de ne pas vous recevoir chez moi ; les ouvriers m'en ont chassée."

Elle n'avait pas besoin de m'apprendre où j'étais. Un vaste bureau couvert de papiers, des sphères, des armes orientales, des livres entassés, me désignaient assez la chambre de Germain. Je ne m'en sentis pas beaucoup plus d'assurance. Néanmoins, la bonne dame avait l'air si engageant, que j'expliquai couramment l'objet de ma visite, tout en faisant sous cape l'examen des lieux.

Mme Darcet me rendit le meilleur témoignage de sa protégée, disant qu'en conscience elle ne lui connaissait d'autre défaut que d'aimer un peu à causer. Comme je pourrai bien utiliser ce défaut-là, j'en fis bon marché.

Je m'étais mise à l'aise ; je multipliai les questions, au risque de me rendre indiscrete. Je ne voulais point m'en aller si vite, et j'espérais voir paraître Mlle Darcet. On répondit patiemment à mes demandes ; on m'assura de mille manières que nous ferions une bonne acquisition. J'en étais persuadée ; mais Mlle Darcet ne paraissait pas. Je priai Mme Darcet de me dire si la petite fille que je venais de voir n'était pas celle de notre nouvelle femme de charge. "Oui, me répondit-elle ; nous l'avons prise dans un moment où elle était un peu malade, et nous l'avons gardée. — Je pense, dis-je, que ma tante trouvera bon qu'elle vienne demeurer avec sa mère. — Nous ne voudrions pas, reprit Mme Darcet, priver cette petite d'une protection meilleure que la nôtre, mais son départ me fera quelque peine. Ma fille s'y est attachée, et sa gentillesse distrait mon fils. — Monsieur votre fils se livre à des travaux fort sérieux, Madame ? — Oui, Mademoiselle, fort sérieux... et fort ingrats, ajouta-t-elle avec un sourire un peu triste ; mais son esprit et son courage s'y plaisent. Si je n'en ai pas la joie de le voir célèbre, j'ai au moins le bonheur de le voir content. — Le monde, dis-je, peut ignorer quelque temps le mérite ; Dieu n'oublie jamais la vertu. — Bonne parole, Mademoiselle," remarqua obligeamment Mme Darcet en se levant pour m'accompagner ; car bien à regret, je me retirais enfin.

O bonheur ! dans le moment que j'ouvrais la porte, une nuée qui depuis longtemps s'épaississait et noircissait le ciel, crève avec un grand coup de tonnerre. Voilà un orage affreux qui éclate, un déluge qui tombe. Mme Darcet ne pouvait sans inhumanité me laisser sortir ; elle me ramène gracieusement dans la chambre de Germain, et nous reprenons notre causerie. Je lui demandai si elle se plaisait à la paroisse. Elle me répondit, en souriant, qu'elle n'avait pas encore trouvé de paroisse qui lui déplût, pas même celle de Smyrne. Je me récriai. Elle m'apprit qu'elle avait bien eu le courage d'aller

toute seule à Smyrne, chercher son fils gravement malade. Entraînée par ce sujet, elle se mit, sans y prendre garde et sans avoir aucunement besoin d'être poussée, à me conter sur Germain mille choses que j'écoutai avec délices. Les bons cœurs ! Elle a quitté sa province et une sœur très-aimée pour venir avec sa fille s'engouffrer dans Paris, afin de l'écarter de son isolement qui le faisait rouffrir.

Comme je remarquais que ce grand changement d'habitudes avait dû lui être pénible à son âge : "Un tel fils, me répondit-elle, tient lieu de tout. C'est à son absence qu'on ne s'habitue pas. Quand je songe aux longues années qu'il a passées au milieu de tant d'angoisses, je crois être toujours au premier moment de notre réunion, et je suis toujours heureuse." Là-dessus, je m'étonnai qu'elle eût pu le laisser partir. "Vous pensez bien, reprit-elle, que ce ne fut point sans combat, mais je crois que Dieu le voulait ainsi. C'était une de ces plantes fortes qui ne croissent et ne fleurissent qu'au grand vent. Il se serait consumé lui-même dans la vie ordinaire. Je crois d'ailleurs qu'il n'a rien fait d'utile. Les connaissances qu'il a si laborieusement acquises serviront à la gloire de la religion, et même, plus tard, à la sienne... C'est égal, Mademoiselle, il faut encore que la sainte Vierge se mêle de consoler les mères les plus heureuses dans leur fils !"

Toutes ces paroles m'allaient au cœur. Je n'avais garde de laisser languir l'entretien. "A présent, repris-je, vous êtes au moins bien revenue de vos larmes ? — Mon fils et sa sœur, poursuivit-elle, m'ont fait une sorte de paradis. Il n'y a point, dans ma province, de maison plus tranquille que cette maison, ni de familles plus constamment réunie au foyer. Ma fille étudie et m'aide au ménage, Germain travaille, la petite apprend à lire, et le soir nous nous réjouissons tous quatre du bonheur de nous aimer. Que de gens ne pourraient croire qu'on soit heureux à si peu de frais ! — Je ne suis pas de ces gens-là," m'écriai-je, fort embarrassée d'une larme indiscrete qui, malgré moi, venait obscurcir mes yeux.

Pour me distraire de cette émotion, ou plutôt pour la cacher, je promenai mes regards dans la chambre. Elle exprime bien le caractère de l'homme qui l'habite : un crucifix placé en face de son bureau ; des armes qu'il a portées dans ses voyages, étant obligé de revêtir le costume asiatique ; le portrait de sa mère et celui de sa sœur, très-finement dessinés par lui-même ; et entre ces deux portraits, la branche de buie bénite au jour des Rameaux. Joignez-y ces livres amoncelés partout, voilà le savant, voilà le chrétien, le bon fils, l'homme plein de cœur ; voilà mon ami Germain !

Mais deux autres cadres attirèrent mon attention, et me faisant mieux connaître encore le fils de Mme Darcet, me le rendant, s'il est possible, plus cher, me déterminèrent à une action qui engage définitivement ma vie.

Dans un coin j'aperçus des fleurs parfaitement peintes, et sous ce tableau, un *canevas*, tel qu'on en fait remplir aux petites filles qui apprennent à marquer, contenant les vingt-quatre lettres de l'alphabet, les dix chiffres, et, pour terminer la ligne, d'un côté un oiseau, de l'autre un arbuste dans sa caisse ; le tout entouré de baguettes un peu dédorées par le temps. Ce chiffon, dans ce grave cabinet, me fit sourire. "Je vois, dis-je à Mme Darcet, par pure distraction, le premier ouvrage de mademoiselle votre fille, et sans doute que ces belles fleurs sont aussi de sa main ? — Non, me répondit-elle ; mais ces deux objets n'en sont pas moins très-précieux à mon fils. Ils lui rappellent ensemble une époque douce de sa vie, et l'un des très-grands chagrins qu'il ait éprouvés.

(A continuer).